



Le livre face aux nouvelles techniques de communication

Alain Vuillemin

► To cite this version:

Alain Vuillemin. Le livre face aux nouvelles techniques de communication. Bulletin de l'EPI (Enseignement Public et Informatique), 1988, 52, pp.201-210. edutice-00001011

HAL Id: edutice-00001011

<https://edutice.hal.science/edutice-00001011>

Submitted on 7 Nov 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE LIVRE FACE AUX NOUVELLES TECHNIQUES DE COMMUNICATION

Alain VUILLEMIN

De la "documentique" à l'"éditique" en passant par la "bureautique", la "productique", la "génératique" ou la "créatique", une foule de néologismes, tous plus provocants les uns que les autres, accompagne l'émergence de ces services nouveaux d'édition et de communication qu'on appelle aussi la "lecture optique", l'"édition électronique", "l'édition multimédia", l'"imagerie numérique", l'"archivage électronique", les "mémoires optiques" ou encore la "fourniture électronique de documents". Les termes sont agressifs. Ils sont surtout les signes d'une transformation profonde, puissante et sans doute irréversible de l'industrie de l'édition. Le premier "livre électronique" ou "computext" de tous les temps aurait été publié en 1987. Il aurait été un livre scientifique délibérément conçu comme tel, écrit en français sur un sujet aride *L'Optimisation scientifique*, par les éditions P.S.I. à Genève, en Suisse. Au vrai, la première tentative d'édition d'un livre informatisé a été française, remonte à 1981 et portait sur un grand texte littéraire : un essai *d'Édition informatique du "Dom Juan" de Molière* par la maison Hachette. La tentative était peut-être prématurée. Depuis, la réalisation la plus spectaculaire en ce domaine demeurera probablement la création en 1987, par le Centre National de Recherche Scientifique et l'Institut National de la Langue Française, d'une "base de données textuelles" inédite, la banque FRANTEXT, constituée d'une collection de 2600 textes littéraires (en d'autres termes de 2 600 livres) écrits entre le XVII^e et le XX^e siècles, reproduits entre 1960 et 1985 en texte intégral et diffusés depuis 1987 par des voies télématiques afin d'être accessibles, en principe, en mode conversationnel à partir de n'importe quelle bibliothèque. Le livre, le livre imprimé, aurait vécu. Le livre de demain, le "nouveau papyrus", ce serait le livre électronique, numérique ou informatique. Jusqu'à quel point le livre est-il menacé, concurrencé ou déjà supplanté par l'essor de ces nouvelles techniques ?

L'ÉVOLUTION DES MENACES

Les menaces sont réelles. Qu'on le veuille ou non, les nouvelles technologies bouleversent les idées acquises, modifient d'une façon radicale les conditions dans lesquelles les connaissances et l'information sont désormais diffusées et remettent peut-être en question jusqu'à l'existence même du livre, au moins sous la forme et la présentation qui lui étaient reconnues jusqu'à présent.

Il n'est pas en effet jusqu'aux conceptions admises du livre qui ne se trouvent profondément renouvelées. Le livre, le livre imprimé, date du XV^e siècle et de l'invention de l'imprimerie vers 1460 en Allemagne. Mais ce qu'on appelle un "livre" au sens strict est beaucoup plus ancien. Les premiers livres étaient manuscrits et remontent à l'Antiquité, où le mot "livre" - "liber" en latin - désignait la partie vivante des écorces d'arbres sur lesquelles on écrivait avant la découverte du papyrus. Le terme a pris ensuite des acceptions nombreuses. Il désignait à l'origine le support matériel sur lequel les textes étaient écrits puis, par extension, ces textes. Il s'est spécialisé ensuite à partir du XV^e siècle pour s'appliquer en des emplois plus restreints et techniques à toutes sortes de volumes imprimés, de formats et de présentations variables. En ce sens, ce qu'on appelle aujourd'hui un livre est d'abord un objet, un produit fabriqué et manufacturé, c'est ensuite un texte, une suite de mots et de phrases destinées à être lues, et c'est enfin une forme, une manière de présenter et éventuellement d'illustrer ce texte. De ce point de vue, un livre au XX^e siècle est un cadre esthétique, un texte imprimé et un produit matériel. Il est aussi, pour ces mêmes raisons, un média, un instrument d'information privilégié.

Le livre n'est plus aujourd'hui, toutefois, qu'un média parmi d'autres. Sa forme actuelle remonte au premier siècle de son existence. C'est entre 1460 et 1560 en effet que se figent la plupart de ses caractéristiques : les techniques d'impression, les procédés typographiques, la structure en cahiers, le découpage des textes, l'insertion d'illustrations et les modes de diffusion. L'invention de l'imprimerie fut l'innovation technologique qui le permit. Mais sa suprématie ne dura que deux siècles. Dès le XVII^e siècle, le livre aura subi la concurrence de médias dérivés, les premières gazettes ou revues, autrement dit les premières publications en série à partir de 1631, puis les journaux au XIX^e siècle, dont l'âge d'or se sera situé entre 1870 et 1970. Au XX^e siècle, le processus s'accélère. Entre 1900 et 1980 s'imposent en effet le cinéma, la radio-diffusion et la radio-télévision, dont les audiences successives

n'ont pas été sans influence sur l'évolution récente du livre. Depuis 1970 sont apparus aussi de nouveaux médias sous l'effet du progrès de l'informatique et de la télématique : la vidéo-communication, la vidéo-transmission et, depuis 1980, la vidéographie interactive ou diffusée. À partir de 1990 devrait enfin commencer à s'imposer, prévoit-on, une nouvelle génération de médias, les "hypermédias", des disques compacts aux réseaux numérisés à intégration de services, capables de diffuser simultanément du son, du texte et des images.

L'informatique sera le dénominateur commun de ces nouvelles techniques ou technologies de l'information. Les supports, les vecteurs, les applications et les finalités en seront très éclatés mais l'unité et l'originalité profondes en tiendront à la numérisation de l'information. Quels qu'en soient le contenu, la nature ou la forme, l'information sera enregistrée sur ces supports nouveaux sous une forme numérisée, identique, qu'il s'agisse d'images, de textes ou de sons. Les techniques de création de transformation, de conservation, de communication ou de diffusion de cette information ont déjà commencé à s'en trouver bouleversées. Tous se trouve changé, à commencer par la notion de texte. Un "texte", par exemple, n'est plus cette entité stable, figée, immuable, cette suite de mots, de phrases et de paragraphes qui se déroule dans un ordre unique, l'ordre de succession des pages, des chapitres, des tomes ou des volumes. Dès qu'il est transposé sur un support informatique, un "texte" devient une autre entité, dématérialisée et paradoxalement rematérialisée mais sous d'autres formes, beaucoup plus volatiles, mouvantes et éphémères, et indéfiniment susceptibles d'être modifiées, transformées, travaillées, retraitées par les mille et une technique que propose désormais le traitement de l'information. De même pour les images. De même pour les sons. De nouveaux "livres-opéras", au demeurant très mal désignés par cette dénomination, essaient d'en explorer les ressources latentes sur différents plans esthétiques. On ne sait pas encore ce qu'en sera l'avenir.

L'unique certitude procède du caractère radical et irréversible de ces mutations. Les prophéties n'ont d'ailleurs pas manqué. Dès le début des années 1970, M. Me Luhan annonçait la fin du livre et la disparition de la civilisation de l'imprimerie. Le propos était excessif. Le livre, c'est vrai, n'est plus qu'un média parmi d'autres. C'est sa place, plus que son existence, qui se trouve menacée dans la société digitalisée de demain.

LES FORMES DE CONCURRENCE

Le phénomène a commencé très tôt. Les plus anciennes banques de données, reconnues comme telles, sont américaines et datent de 1963. Dès 1977, en France, les pouvoirs publics mettaient en place une politique de création de banques de données et donnaient la priorité en 1979 à l'information scientifique et technique, puis en 1981 à l'information juridique et économique. Ces banques de données étaient surtout des banques de références bibliographiques ou factuelles. Mais, dès 1974, existait une première banque de données textuelles en droit, la banque JURISDATA, devenu aujourd'hui JURISDIAL, en texte intégral, qui répertoriait des textes de jurisprudence et des articles de doctrine juridique. Mais, dès 1960, cependant, le C.N.R.S. avait entrepris la création d'un trésor littéraire, le "Trésor Général des Langues et Parlers Français", en constituant un gigantesque fonds documentaire de textes littéraires en français moderne, informatisés en vue de créer un nouveau dictionnaire de langue, le fameux *Trésor de la Langue Française*. Conservés sur des supports informatiques variés et accessibles depuis les années 1978-1980 par l'intermédiaire des nouveaux réseaux de communication télématiques, ces banques de données ont commencé à concurrencer le livre dans différents domaines de l'édition bibliographique, documentaire, technique et scientifique.

L'explosion de la micro-informatique à partir de 1978-1980 introduit un facteur nouveau, la concurrence de nouveaux supports portables : la disquette et la cassette magnétiques. Ces supports sont souples, fiables, souples d'emploi sous réserve de disposer d'un micro-ordinateur doté d'un lecteur adéquat. Ils sont aussi bon marché et enfin réinscriptibles, ce qui est un avantage du point de vue des utilisateurs, un inconvénient du point de vue des éditeurs. Ils ne se répandent pas moins en masse, donnant naissance à des foules d'applications nouvelles dont un très grand nombre entre en concurrence directe avec telle ou telle catégorie de livres, que ce soit dans l'édition scolaire, professionnelle ou même populaire. Didacticiels et logiciels éducatifs ont commencé depuis 1980 à supplanter les livres d'exercice ou de révision dans pratiquement toutes les disciplines de l'enseignement, y compris dans des domaines tout à fait inattendus, comme celui de la catéchèse. Les systèmes-auteurs dits de création de cours, PEN, EGO, DIANE, EURIDIS, Dr LEO pour n'en citer que quelques uns, concurrencent carrément les manuels en permettant de les concevoir à façon. Il en est de même dans la formation professionnelle, où se sont répandues à foison

les disquettes d'auto-formation, cela depuis l'étude du vocabulaire le plus élémentaire ou de l'orthographe à l'apprentissage de telle technique, de tel savoir faire ou de tel processus de production. Il n'est pas jusqu'à certaines formes d'infra-culture informatique, comme les jeux de rôles, *Donjons et Dragons*, ou des fictions télématiques, tels *Zork* ou *Deadline*, qui n'aient acquis ainsi un droit de cité. L'informatique, il est vrai, dans ces applications de la micro-informatique, est toujours présentée comme un complément ou un adjuvant, jamais comme un substitut. Quantité d'obstacles techniques l'empêchaient. La place du livre ne paraissait pas vraiment compromise. Ces conditions sont en train de changer.

L'innovation décisive semble s'être produite en 1985 avec l'apparition du disque compact. Ces disques métalliques, pratiquement inaltérables, d'un format identique à celui des disquettes précédentes mais sur lesquels l'information est gravée en creux et relief sous une forme numérique (et lue par l'intermédiaire d'un faisceau laser) possèdent en effet des capacités de stockage de l'information prodigieuses. Un disque compact d'une capacité utile de 600 méga-octets serait susceptible de contenir l'équivalent de 150 000 pages imprimées, ou de 600 livres de 250 pages, ou de 1 200 disquettes micro-informatiques ou de 250 000 pages de texte dactylographié, ou de 10 000 images vidéo en sa version analogique, ou encore d'une heure de son numérisé stéréophonique. Il n'en existe qu'un seul standard, ce qui est exceptionnel sur le plan international, grâce aux accords qui sont intervenus entre les firmes SONY et PHILIPS entre 1983 et 1984. En 1987, sont apparus aussi les premiers disques compacts hybrides, numériques et analogiques, associant des textes, des séquences d'images télévisées et du son. Les premières applications éditoriales en ont été encyclopédiques et critiques aux États-Unis, avec l'enregistrement des 22 volumes de *l'American Academic Encyclopedia* sur un quart de disque, ou sur un tiers d'un disque, appelé *ISOCRATES*, de la totalité de la littérature grecque ancienne du V^e siècle avant J.-C. au VII^e siècle après J.-C., en édition bilingue, en grec et en anglais. La totalité de l'oeuvre de W. Shakespeare est en cours d'enregistrement aussi, sur un disque compact, aux États-Unis. Toutes ces réalisations sont spectaculaires. Les disques compacts seraient en train de devenir le "nouveau papyrus" des sociétés modernes. Ils seraient les livres de demain.

Les constatations précédentes le démontrent, un nouveau secteur de l'édition, directement lié à l'essor des nouvelles techniques de communication, commence à s'imposer à l'extérieur du monde du livre. Le phénomène est encore marginal. Il est néanmoins amorcé. Il se pourrait

qu'il s'accélère aussi dans des proportions vertigineuses en des délais très brefs, aussitôt que les conditions d'une diffusion en masse des disquettes compacts se trouveront réunies.

LES PRODUITS DE SUBSTITUTION

Ces phénomènes d'effritement commence à se produire également en des secteurs pourtant très traditionnels de l'édition, où le rôle dévolu jusqu'alors aux livres se trouve transféré à d'autres catégories de supports : les disquettes, les cassettes, les disques durs, les disques compacts et les disques optiques. Des marchés de l'information grand public aux marchés scolaires et éducatifs ou professionnels, techniques et scientifiques, les produits de substitution se multiplient. Il n'est pas jusqu'à l'édition générale, littéraire et artistique qui ne soit concernée.

L'évolution est frappante avec l'essor des services "vidéotex". Diffusée ou interactive, la "vidéographie", l'autre nom des systèmes vidéotex, est née à peu près en même temps dans divers pays, entre 1964 et 1974. Ce service de communication de textes par l'intermédiaire de pages-écrans d'information présente l'intérêt particulier d'être le premier système de communication informatique à avoir été diffusé en masse. 10 millions de terminaux minitel devraient être installés en France d'ici 1990. En 1987, en France toujours, étaient dénombrés entre 4 200 et 6 000 services d'information dans la presse d'abord mais aussi en médecine, dans le transport, le tourisme, les banques, la finance, les activités commerciales, l'agriculture, etc. L'apparition des minitels "intelligents", dotés de capacités de traitement informatique en mode local, en démultiplie l'intérêt. Les conséquences sur la place de l'information imprimée sont directes : tout ce qui était annuaire, indicateur, répertoire, bulletin, nomenclature, catalogue, agenda, disparaît. L'annuaire papier du téléphone aurait dû être retiré dès 1983 si les résistances n'avaient été trop vives. Les indicateurs de chemin de fer par contre sont totalement informatisés, et le fameux indicateur CHAIX a vécu. Dans tous ces domaines, sur lesquels les prestataires de services se bousculent et dont l'intégration européenne est prévue à partir de 1992, le minitel supplante le livre.

A l'inverse, il n'est pas jusqu'à certaines formes de littérature de recherche immédiatement contemporaine qui ne mettent également en péril l'existence du livre, aussi bien en ses principes techniques qu'en ses fondements esthétiques, ses finalités propres ou sa nature intrinsèque.

L'on se trouve à l'autre extrémité du spectre des menaces qui pèsent sur le livre. Le processus a commencé dès 1959, sous l'impulsion d'écrivains comme R. Queneau ou d'informaticiens comme F. Le Lionnais, P. Braffort, P. Lusson ou J. Roubaud, avec la création de l'Oulipo en 1960 puis de l'Alamo en 1982. Avant même que le mot "informatique" ait été créé - le néologisme a été fabriqué en 1962 - ces pionniers avaient compris que l'apparition de ordinateurs ouvrait des voies nouvelles à la création littéraire. Dès 1964, un Canadien, J.A. Baudot, réalisait au Québec le premier recueil francophone de vers libres par ordinateur : *La machine à écrire*. Les premières fictions télématiques, *Vertiges ou l'écran des destins croisés* de C. Philibert, J.E. Chabert et J-P. Martin, datent de 1984, de même que le premier logiciel de génération de textes : ROMAN de J.-P. Balpe. La première expérience d'écriture immatérielle autour d'un réseau d'ordinateurs connectés ensemble, par Ch. Noël et N. Toutcheff, a été réalisée en 1985, sous l'égide du Centre de Création Industrielle, au centre Georges Pompidou, lors de l'exposition sur "Les Immatériaux". Les concepts de littérature, d'écriture et de lecture s'en trouvent renouvelés. Là se situent les promesses d'innovation les plus riches d'un point de vue technologique et esthétique. L'informatique en est désormais l'instrument et le support privilégiés. La littérature aussi se dématérialise et les livres n'en sont plus l'état unique.

Le dernier grand secteur menacé par les transformations récentes des nouvelles technologies de l'information, c'est celui des livres illustrés et accompagnés d'images, de dessins, de gravures, d'estampes, de figures ou de reproductions photographiques intercalés dans les textes. Les banques d'images se multiplient en effet, sur des support optiques, numériques ou analogiques de formats et de technologies qui deviennent à leur tour de plus en plus variés. Les expérimentations engagées dans le même temps, depuis le début de 1987, sur l'avenir des réseaux de communication numériques à intégration de service (RNIS) commencent à en ménager en outre des possibilités nouvelles d'accès en ligne. Les premières applications ont été documentaires. La réalisation la plus spectaculaire demeure celle de la télémediathèque de la Cité des Sciences et de l'Industrie, sur l'état des sciences et des techniques contemporaines, à l'aide d'une série de 9 "juke-boxes" de 1 000 vidéo-disques chacun connectés à 180 vidéo-lecteurs. De l'édition d'art aux éditions techniques, aucun secteur n'est épargné. Les annonces et les présentations se multiplient sur les sujets les plus éclectiques, de l'étude des grands peintres, V. Van Gogh (*Van Gogh*, Philips) ou Cl. Monet (*Basilic*, INRP), à l'enseignement de notre langue (*Avec Plaisir*, Hachette, *Voyage en*

français interactif, Nathan) en passant par l'exploration des grands châteaux (*Chantilly*, Dejoux) ou de Paris (*Vidéoplan*, RATP) ou à la découverte de notre civilisation (*Civilisation*, BPI). Déjà malmenés par la concurrence des livres-cassettes ou des livres-vidéo, les livres illustrés auront à résister de surcroît à celle des vidéo-disques compacts.

Les frontières entre l'imprimé, l'audio-visuel et l'informatique, auparavant nettement tranchées, ont commencé à s'estomper mais sans qu'on soit en mesure d'en apprécier exactement les implications et la portée. Des systèmes vidéotex aux disques compacts en passant par tout l'éventail des technologies intermédiaires, les ressources ou les virtualités de toutes ces techniques nouvelles de communication sont encore très loin d'être explorées et maîtrisées. Mais ces phénomènes d'effritement se multiplient. Il se pourrait qu'ils soient des points de départ d'évolutions ultérieures, brutales et massives.

Le livre se transformera-t-il face aux nouvelles techniques de communication ? Il serait sans doute prématuré d'en dresser un constat de décès. Le livre se meurt, le livre est mort peut-être en un certain nombre de secteurs de l'édition, il est loin d'être moribond ailleurs et les phénomènes que l'on vient de décrire et d'énumérer sont encore très marginaux. Ils se situent aux franges du monde du livre. Jusqu'à nouvel ordre, l'industrie du livre se porte bien. Il se publie en France, chaque année, entre 12 000 et 15 000 titres en moyenne, sans compter les réimpressions, les thèses, les publications en série et les publications officielles. Ces livres sont lus, achetés, traduits et, même si l'édition connaît des difficultés conjoncturelles, l'industrie du livre ne paraît pas menacée dans l'immédiat. Mais des transformations se préparent, des évolutions s'esquissent, des tendances s'amorcent et des menaces nouvelles se précisent. Les formes de concurrence se multiplient. Des produits de substitution nouveaux apparaissent. Qu'il s'agisse de textes, d'images ou de sons, la numérisation de l'information, la constitution des premiers réseaux à intégration de services, l'émergence de l'idée que demain, dans 10 ou 20 ans, ces textes, ces images et ces sons pourront circuler partout dans le monde, simultanément et concurremment par l'intermédiaire de ces nouvelles techniques de communication, bouleverse les positions acquises du livre. Le livre imprimé paraît condamné. Le livre numérisé reste à inventer. Mais le premier survivra tant que demeureront les habitudes de lecture liées à sa tradition. Le second n'existera que lorsque des innovations encore à venir l'auront transformé à son

tour en un autre produit d'information aussi souple, maniable et fiable. Des écrivains, M. Blanchot dans *Le livre à venir*, U. Eco dans *L'Oeuvre ouverte*, semble en avoir décrit par avance les aspects futurs. Des philosophes, J.-F. Lyotard. B. Stiegler, ont commencé d'y réfléchir. Des auteurs, J. Roubaud, P. Braffort, P. Lusson, J.-P. Balpe, ont commencé d'y travailler. L'idée est dans l'air. Qui sait si le livre ne retrouvera pas alors son ancienne suprématie ?

Alain VUILLEMIN

Université de Paris-Sorbonne (Paris IV)